

LES FOINS.

De toutes parts, on travaille maintenant à la récolte du foin. Dans le haut de la province, le rendement sera peu considérable, les pousses étant claires et courtes, conséquence de la sécheresse du mois de mai. Dans les environs de Québec et plus bas, la récolte sera meilleure, mais cependant au-dessous d'une année ordinaire.

Il fait peine de voir le cultivateur se donner tant de fatigues pour un si maigre résultat. La faux se promène souvent sur un arpent entier de prairie pour recueillir à peine plus de cent bottes de foin de qualité médiocre; car, quand les graminées souffrent dans leur venue, les feuilles sont petites et rares et les tiges dures et très-pauvres en principes nutritifs. On ne devrait jamais récolter moins de 250 à 300 bottes de foin à l'arpent. Pourquoi ne les obtient-on pas? Parce que le grand mal de la culture canadienne se montre ici comme ailleurs: on embrasse trop, et les opérations sont mal faites. Si le cultivateur savait mieux calculer, il verrait qu'il lui serait beaucoup plus avantageux de bien soigner un seul arpent de terre pour y récolter 300 arpents de bon foin, que d'en parcourir trois arpents pour en recueillir la même quantité et d'une qualité inférieure. Ajoutons qu'une pièce de terre une fois améliorée continuera pendant des cinq et six ans à rendre ce qu'on lui aura donné.

Le foin, qu'on le remarque bien, est la base de toute agriculture bien entendue. La culture des céréales ne rémunère pas toujours; le foin ne manque jamais de payer amplement. Avec bien du foin, on entretient un nombreux bétail; avec bien des animaux, on a beaucoup d'engrais, et avec beaucoup d'engrais, les récoltes ne manquent jamais. Tout fermier intelligent doit donc songer avant tout à se former de bonnes prairies. On sème presque toujours la graine de foin, mil et trèfle, avec une céréale au printemps; ce procédé réussit d'ordinaire lorsque la terre a été bien préparée pour la céréale, et lorsqu'on ne ménage pas trop la graine. Car, de cette façon, une proportion assez forte de la graine manque toujours à la levée ou périt ensuite par le défaut d'air ou de lumière.

Il est un autre mode de former des prairies qu'on emploie en plusieurs endroits avec beaucoup d'avantages: c'est le semis d'automne sur chaume de l'année même. Voici comment on procède:

Le blé, orge, avoine, etc., de la pièce que vous voulez mettre en prairie ayant été enlevé, vous répandez aussitôt sur tout le champ une bonne couche de fumier, disons de 40 à 50 voyages, vous labourez de suite, hersez soigneusement, semez votre graine et passez le rouleau. Semé ainsi au commencement de septembre ou à la fin d'août, votre foin couvrira déjà la terre lorsque viendront les gelées, et dès l'année suivante vous en aurez une abondante récolte.

Tentez ce procédé, et vous en serez certainement satisfait.

Fauchage des Blés et leur mise en Moyettes.

De tous les travaux agricoles, le plus important, et celui qui préoccupe le plus les cultivateurs, est la moisson. La rareté et le prix de la main-d'œuvre la rendent souvent difficile, et le retard que cela occasionne fait éprouver des pertes de grains considérables.

La faux est l'instrument qui doit servir à abattre les blés. Il serait étrange de couper les prairies à la faucille, au volant et à la sape. Les instruments, d'un emploi bien plus pénible, et faisant un travail très lent, ne doivent pas servir davantage à la récolte des céréales.

Le fauchage étant admis, il est nécessaire de prématurer les blés. Il faut couper les froments lorsque leur tige présente encore une légère teinte verdâtre, et que le grain peut être ouvert facilement avec l'ongle. Le faucheur, avec une faux armée d'un rateau, fait tomber le froment sur celui qui reste debout; l'opération du fauchage en-dehors est préférable à celle du fauchage

en-dehors. Une femme ou un enfant suit chaque faucheur pour faire la gerbe, et un homme la lie aussitôt. Il n'y a pas à redouter de serrer de l'herbe verte dans les gerbes, et de les lier, mêmes humides. Mises en moyettes, elles séchent parfaitement, et c'est du regain que l'on recueille.

Après avoir lié une certaine quantité de gerbes, il faut, dans la journée même, procéder à leur mise en moyettes. Celles-ci sont faites par un homme et une femme, ou un enfant, et se composent d'un certain nombre de gerbes. L'ouvrier doit les déposer sans monter sur la petite meule, la couvrir de trois gerbes liées ensemble, et se servir, pour les déposer, d'une échelle. Les gerbes, même mouillées, séchent parfaitement, et les grains prématurés s'assimilent tous les principes nutritifs contenus dans les tiges, ils augmentent tout le volume, out de la maip, donnent plus de farine et moins de son que si on les eût laissés en javelles sur le champ. En fauchant les blés, qui ont dû toujours être roulés au printemps, on récolte un huitième au moins de plus de paille, et on a un grain de meilleure qualité et plus pesant.

L'orge et l'avoine, à l'opposé des froments, demandent à être très-sèches avant d'être mis en gerbes. Mais il faut aussi les faucher de bonne heure avant leur complète maturité. La science fournit des renseignements précieux à cet égard, et prouvent qu'une récolte se modifie avec l'âge d'une manière désavantageuse, et qu'une diminution de matières azotées, c'est-à-dire nutritives et augmentation de cellulose, qui l'est moins quand on retarde la récolte.

A tous ces avantages que présente le fauchage des blés prématurés et leur mise en moyettes, il faut y joindre encore celui de les mettre plus vite à l'abri des orages, de donner plusieurs jours d'avance aux labours d'automne, et de rendre le battage plus facile.

Ainsi donc, cultivateurs intelligents, tâchez de mettre en pratique ces bons principes qui vous donneront de bons résultats; ne faites pas comme la plupart de ceux qui ne se donnent pas la peine de lier leur blé ni de les mettre en moyettes quelque temps avant de l'engranger. Si ce procédé n'avait pas les avantages que je vous signale, il ne serait pas en usage depuis si longtemps dans les pays avancés en agriculture.

H. AUDRAIN.

LES ENGRAIS DOMESTIQUES.

Utiliser à l'avenir des matières fertilisantes que le plus souvent on a répandues ça et là au grand détriment de la santé publique, ce sera procurer à l'agriculture de nouvelles et immenses ressources, et travailler à développer la richesse, le pays et le bien-être de chaque famille. Nous serions trop riches, si nous ne perdions une seule parcelle d'engrais. Je crois donc utile de publier cet article qui, déjà dans d'autres pays, a fait des travaux importants sur l'engrais humain.

La terre ne peut donner qu'autant qu'on lui restitue les éléments fécondants enlevés par chaque récolte. Donc nécessité de beaucoup d'engrais. En dehors du fumier de ferme exposé aux lavages des pluies comme aux évaporations solaires, et dont la fabrication laisse tant à désirer trop souvent, n'y a-t-il donc pas moyen d'y remédier? Certes, si nous avons sous la main, gratuitement, un immense approvisionnement de matières fertilisantes, et n'en profitons, les perdre, ce serait diminuer notre ration de pain quotidien.

En Canada, l'engrais humain, utilisé soigneusement, pourrait à lui seul féconder des millions d'arpents. On a calculé que 36 millions d'habitants fournissent 18 millions de tonnes d'engrais, représentant 185 millions d'hectolitres de blé. C'est une valeur fertilisante d'un demi-milliard. Cessons de le gaspiller. Faisons dans notre province ce que les habitants de la Flandre Française, de l'Artois, de Brabant, de la Campine Belge et